

PLUTARQUE

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRÉS

TOME CINQUIÈME : VIE DE MARCELLUS

XVII. A son arrivée en Sicile, son premier soin avait été de se venger de la perfidie d'Hippocrate, général des Syracusains, qui, pour faire sa cour aux Carthaginois, et s'élever par leur moyen à la tyrannie de la Sicile, avait massacré près de Léontium un grand nombre de Romains. Marcellus prit cette ville d'assaut, et ne fit aucun mal aux habitants ; mais tous les déserteurs qu'il y trouva furent battus de verges et mis à mort. Hippocrate fit porter cette nouvelle à Syracuse, en y ajoutant que Marcellus avait passé tous les habitants au fil de l'épée, sans distinction d'âge ; et profitant du trouble où étaient les Syracusains, il s'empara de la ville. Marcellus n'en fut pas plutôt informé, que, se mettant en marche avec toute son armée, il alla camper auprès de Syracuse, où il envoya des ambassadeurs pour instruire les habitants de ce qui s'était passé à Léontium. Mais tout ce que ces députés purent dire ayant été inutile, et les Syracusains, dominés par le parti d'Hippocrate, s'étant obstinés à ne pas les croire, Marcellus commença d'assiéger la ville par mer et par terre : Appius commandait l'armée de terre, et Marcellus, avec soixante galères à cinq rangs de rames, remplies de toutes sortes d'armes et de traits, outre une machine qu'il avait fait dresser sur huit galères liées ensemble, s'approcha des murailles, plein de confiance dans la force de ses batteries, dans la multitude de ses préparatifs, et plus encore dans sa propre réputation.

XVIII. Mais Archimède ne tenait pas grand compte de toutes ces machines, qui, en effet, n'étaient rien auprès des siennes : non qu'il les donnât pour des inventions d'un grand prix ; il ne les regardait lui-même que comme de simples jeux de géométrie, qu'il n'avait faits que dans des moments de loisir, et la plupart sur les instances du roi Hiéron, qui ne cessait de l'engager à tourner son art, des choses purement intellectuelles, vers les objets sensibles, et de rendre ses raisonnements en quelque sorte accessibles aux sens et palpables au commun des hommes, en les appliquant par l'expérience à des choses d'usage. Cette mécanique si recherchée, si vantée, eut pour premiers inventeurs Eudoxe et Archytas, qui voulurent par là embellir et égayer pour ainsi dire la géométrie, en appuyant, par des exemples sensibles et sur des preuves mécaniques, certains problèmes dont la démonstration ne pouvait être fondée sur le raisonnement et sur l'évidence. Tel est le problème des deux moyennes proportionnelles, qu'on ne peut trouver par des démonstrations géométriques, et qui sont néanmoins une base nécessaire pour la solution de plusieurs autres problèmes. Ces deux géomètres le résolurent par des procédés mécaniques, au moyen de certains instruments appelés mésolabes, tirés des lignes courbes et des sections coniques. Mais quand Platon leur eut reproché avec indignation qu'ils corrompaient la géométrie ; qu'ils lui faisaient perdre toute sa dignité, en la forçant comme un esclave de descendre, des choses immatérielles et purement intelligibles, aux objets corporels et sensibles ; d'employer une vile matière qui exige le travail des mains, et sert à des métiers serviles : dès lors la mécanique, dégradée, fut séparée de la géométrie ; et, longtemps méprisée par la philosophie, elle devint un des arts militaires.

XIX. Archimède avança un jour au roi Hiéron, dont il était le parent et l'ami, qu'avec une force donnée, on pouvait remuer un fardeau, de quelque poids qu'il fût. Plein de confiance en la force de sa démonstration, il se vanta que, s'il avait une autre terre, il remunerait à son gré celle-ci, en passant dans l'autre. Le roi, étonné de cette assertion, le pria de réduire en pratique son problème, et de lui faire voir une grande masse remuée par une petite force. Archimède ayant fait tirer à terre, avec un grand travail, et à force de bras, une des galères du roi, ordonna qu'on y mît la charge ordinaire, avec autant d'hommes qu'elle en pourrait contenir; ensuite, s'étant assis à quelque distance, sans employer d'effort, en tirant doucement de la main le bout d'une machine à plusieurs poulies, il ramène à lui la galère, qui glissait aussi légèrement et avec aussi peu d'obstacle que si elle avait fendu les flots. Le roi, émerveillé d'un tel pouvoir de l'art, engagea Archimède à lui faire toutes sortes de machines et de batteries de siège, soit pour l'attaque, soit pour la défense des places. Mais il n'en fit point d'usage, car il passa presque tout son règne sans faire la guerre, et vécut dans une profonde paix. Tous ces préparatifs servirent alors aux Syracusains, à qui ils furent d'un grand secours, et qui, outre les machines, eurent l'artiste qui les avait faites.

XX. Les Romains donc ayant donné l'assaut de deux côtés différents, les Syracusains, consternés, restaient dans le silence, craignant de ne pouvoir résister à de si grands efforts, et à une puissance si redoutable. Mais quand Archimède eut mis ces machines en jeu, elles firent pleuvoir sur l'infanterie romaine une grêle de traits de toute espèce et des pierres d'une grosseur énorme, qui volaient avec tant de roideur et de fracas, que rien n'en pouvait soutenir le choc, et que, renversant tous ceux qui en étaient atteints, elles jetaient le désordre dans tous les rangs. Du côté de la mer, il avait placé sur les murailles d'autres machines qui, abaissant tout à coup sur les galères de grosses antennes en forme de crocs, et cramponnant les vaisseaux, les enlevaient par la force du contre-poids, les laissaient retomber ensuite, et les abîmaient dans les flots; il en accrochait d'autres par la proue avec des mains de fer ou des becs de grue, et, après les avoir dressées sur leur poupe, il les enfonçait dans la mer, ou les amenait vers la terre par le moyen de cordages qui tiraient les uns en sens contraire des autres; là, après avoir pirouetté quelque temps, elles se brisaient contre les rochers qui s'avançaient de dessous les murailles, et la plupart de ceux qui les montaient périssaient misérablement. On voyait sans cesse des galères, enlevées et suspendues en l'air, tourner avec rapidité, et présenter un spectacle affreux : quand les hommes qui les montaient avaient été dispersés et jetés bien loin, comme des pierres lancées avec des frondes, elles se fracassaient contre les murailles; ou les machines venant à lâcher prise, elles retombaient dans la mer. La machine que Marcellus faisait avancer sur huit galères liées ensemble était appelée sambyce, à cause de sa ressemblance avec l'instrument de musique de ce nom. Elle était encore assez loin des murailles, lorsque Archimède lança contre elle un rocher du poids de dix talents (600 livres) ; ensuite un second, puis, un troisième, qui, la frappant avec un sifflement et un fracas horribles, en détachèrent les appuis, et donnèrent aux vaisseaux de si violentes secousses, qu'ils se séparèrent les uns des autres. Marcellus, ne sachant plus que faire, se retira promptement avec ses galères, et envoya l'ordre aux troupes de terre de faire aussi leur retraite.

XXI. Il tint donc conseil, et il fut résolu que le lendemain, avant le jour, on s'approcherait, s'il était possible, des murailles, parce que les machines d'Archimède, ayant beaucoup de portée, lanceraient les traits par-dessus leurs têtes; et que celles qu'il pourrait employer de près seraient sans effet, le coup n'ayant point de force à si peu de distance. Mais Archimède avait, de longue main, préparé pour cela même des machines qui portaient à toutes les distances, et des traits plus courts qui se succédaient presque sans interruption. Il avait fait aux murailles des trous fort près les uns des autres, où il avait

placé des scorpions d'une médiocre portée, que les ennemis ne pouvaient apercevoir, et qui faisaient de fréquentes blessures à ceux qui s'en approchaient.

Arrivés au pied des murailles, où ils se croyaient bien à couvert, ils furent encore assaillis d'une grêle de traits, ou accablés de pierres, qui tombaient à plomb sur leurs têtes; il n'y avait pas un endroit de la muraille d'où l'on ne tirât sur eux. Ils prirent donc le parti de reculer; mais ils s'étaient à peine éloignés, qu'Archimède fit pleuvoir sur eux, dans leur retraite, une si grande quantité de traits, qu'il leur tua beaucoup de monde et fracassa un grand nombre de leurs vaisseaux, sans qu'ils pussent eux-mêmes faire aucun mal aux ennemis, car Archimède avait dressé la plupart de ses machines à couvert derrière les murailles, et les Romains, accablés de toutes parts, sans voir d'où les coups partaient, semblaient combattre contre les dieux.

Cependant Marcellus, échappé de ce danger, se mit à railler les ingénieurs et les ouvriers qu'il avait dans son camp, de ce qu'Archimède en se jouant plongeait ses vaisseaux dans la mer, comme des coupes à puiser de l'eau, et outrageait honteusement sa sambyce. Il est vrai que les Syracusains n'étaient que comme le corps de ces machines d'Archimède, et que seul il était l'âme qui faisait tout mouvoir et agir. Tous les autres moyens de défense étaient suspendus; la ville ne se servait que de ceux d'Archimède, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Enfin, Marcellus voyant les Romains si effrayés, qu'à la vue seule d'une corde ou d'un pieu de bois qui paraissait sur la muraille, ils tournaient le dos et prenaient la fuite, en criant que c'était quelque nouvelle machine qu'Archimède allait lancer contre eux, cessa toutes les attaques, et changea le siège en blocus.

XXII. Au reste, Archimède avait une âme si élevée, un esprit si profond et une si grande richesse de théories géométriques, qu'il ne voulut jamais rien laisser par écrit sur la construction de ces machines qui lui avaient acquis tant de gloire, et lui avaient fait attribuer, non une science humaine, mais une intelligence divine; regardant la mécanique, et en général tout art qu'on exerce pour le besoin, comme des arts vils et obscurs, il ne se livra qu'aux sciences dont la beauté et la perfection ne sont liées à aucune nécessité, et avec lesquelles toutes les autres ne sauraient entrer en comparaison : dans les premières, la démonstration dispute de prix avec le sujet : l'un donne la grandeur et la beauté, l'autre opère la conviction et donne une force merveilleuse. Dans toute la géométrie, on ne trouverait pas des questions plus difficiles et plus profondes exposées en des termes plus simples, et par des principes plus clairs que celles qu'Archimède a traitées. Les uns attribuent cette clarté à sa facilité naturelle; d'autres, à l'excès du travail, qui donne un air si facile à ce qui a le plus coûté. On pourrait bien ne pas découvrir de soi-même la démonstration de certains problèmes; mais, après l'avoir lue dans ses écrits, on se persuade qu'on l'aurait trouvée sans peine : tant le chemin par lequel il mène à la démonstration est facile et court ! Il ne faut donc pas refuser de croire ce qu'on dit de lui : que, sans cesse attiré par la géométrie comme par une sirène domestique, il oubliait de boire et de manger, et négligeait tous les soins de son corps; traîné souvent par force aux bains et aux étuves, il traçait sur les cendres du foyer des figures géométriques, et sur son corps frotté d'huile il tirait des lignes avec le doigt : tant cette étude le ravissait ! tant il était réellement possédé de la passion des Muses ! Mais, quoiqu'il eût fait plusieurs inventions très belles, il pria, dit-on ses parents et ses amis de ne mettre, après sa mort, sur son tombeau, qu'une sphère inscrite dans un cylindre, et de marquer, dans l'inscription, de quelle quantité, dans ces deux solides, le contenant surpasse le contenu.

Ce fut par ces connaissances profondes en mécanique qu'Archimède se conserva invincible, lui et sa ville, autant qu'il dépendit de lui.

XXIII. Pendant que Syracuse restait bloquée, Marcellus alla s'emparer de Mégare, une des plus anciennes villes de la Sicile; il prit ensuite le camp d'Hippocrate près d'Acriles, et étant tombé sur ses troupes pendant qu'elles travaillaient à se retrancher, il tua plus de huit mille hommes. Il parcourut une partie de la Sicile, reprit plusieurs villes sur les Carthaginois, et défit en divers combats tous ceux qui osèrent se mesurer avec lui. Quelque temps après, il fit prisonnier, devant Syracuse, un Spartiate nommé Damippus, qui sortait par mer de cette ville. Les Syracusains, qui désiraient fort de le racheter, en firent la proposition à Marcellus. Il y eut à cette occasion plusieurs entrevues et plusieurs conférences, pendant lesquelles Marcellus observa qu'une des tours, était fort négligemment gardée, et qu'on pourrait y faire entrer secrètement quelques soldats, parce que la muraille de la ville était en cet endroit facile à escalader. Les rendez-vous fréquents qui eurent lieu près de cette tour l'ayant mis à portée d'en juger la hauteur par estimation, il fit préparer des échelles; et, profitant d'une fête de Diane que les Syracusains célébraient au milieu des festins et des plaisirs, dès le matin il se saisit de la tour sans être aperçu, remplit d'hommes armés les murs des environs, et rompit une des portes de l'Hexapyle. Les Syracusains, réveillés par le bruit, commençaient à se mettre en mouvement avec beaucoup de trouble, lorsque Marcellus fit sonner à la fois toutes les trompettes : ce qui jeta une telle frayeur parmi les habitants, qu'ils prirent tous la fuite, persuadés qu'il n'y avait pas un quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Mais il leur restait encore l'Achradine, qui en était la plus grande, la plus forte et la plus belle portion : Marcellus n'avait pu s'en rendre maître, parce que ses murailles sont séparées du reste de la ville, qui est divisée en deux parties, dont l'une s'appelle la Ville-Neuve, et l'autre Tyché.

XXIV. Maître de ces deux quartiers, Marcellus, dès la pointe du jour, descend par l'Hexapyle dans la Ville-Neuve; là, tous les officiers qui l'entourent le félicitent de son bonheur. Mais quand il eut considéré, de la hauteur où il était, la grandeur et la beauté de cette ville, il ne put retenir ses larmes, et s'attendrit sur son malheur, en pensant au changement affreux qu'allait y causer dans un instant le pillage qu'en feraient ses soldats. Déjà ils demandaient qu'on le leur abandonnât, et aucun des chefs n'eût osé le leur refuser. Plusieurs même voulaient qu'elle fût brûlée, et détruite de fond en comble: mais Marcellus en rejeta bien loin la proposition : il leur accorda seulement, et avec beaucoup de peine, les richesses qu'ils y trouveraient et les esclaves; il leur défendit expressément de toucher à aucune personne libre, de tuer, d'outrager ou de réduire en captivité aucun des citoyens. Mais, malgré cette modération, Syracuse lui paraissait traitée avec trop de rigueur; et, au milieu d'un si grand sujet de joie, il laissait voir sa compassion et sa douleur de ce que tant d'opulence et de prospérité allait s'évanouir dans un instant. On prétend que les richesses qu'on y enleva ne furent pas moins considérables que celles qui furent prises dans la suite à Carthage; car l'autre partie de Syracuse ne tarda pas à être prise par trahison, et livrée aussi au pillage, excepté le trésor des rois, qui fut porté à Rome dans le trésor public.

XXV. Mais rien n'affligea tant Marcellus que la mort d'Archimède. Ce philosophe était alors chez lui, appliqué à quelque figure de géométrie; et comme il donnait à cette méditation tout son esprit et tous ses sens, il n'avait pas entendu le bruit des Romains qui couraient de toutes parts dans la ville, et il ignorait qu'elle fût en leur pouvoir. Tout à coup il se présente à lui un soldat qui lui ordonne de le suivre pour aller trouver Marcellus. Il refuse d'y aller jusqu'à ce qu'il ait achevé la démonstration de son problème. Le Romain, irrité, tire son épée et le tue. D'autres disent qu'un soldat étant allé d'abord à lui, l'épée à la main, pour le tuer, Archimède le pria instamment d'attendre un moment, afin qu'il ne laissât pas son problème imparfait; et que le soldat, qui se souciait fort peu de sa démonstration, le perça de son épée. Un troisième récit, c'est qu'Archimède étant

allé lui-même porter à Marcellus, dans une caisse, des instruments de mathématiques, tels que des cadrans au soleil, des sphères, et des angles avec lesquels on mesure la grandeur du soleil, des soldats qui le rencontrèrent, croyant que c'était de l'or qu'il portait dans cette caisse, le tuèrent pour s'en emparer. Mais ce qui est avoué de tous les historiens, c'est que Marcellus fut très affligé de sa mort, qu'il eut horreur du meurtrier comme d'un sacrilège, et qu'ayant fait chercher les parents d'Archimède, il les traita de la manière la plus honorable.

XXVI. Jusqu'alors les Romains avaient fait voir aux autres nations leur habileté dans le métier des armes, et leur bravoure si redoutable dans les combats; mais ils ne leur avaient pas encore donné des exemples de justice, d'humanité, et en général des vertus politiques : Marcellus paraît avoir été le premier qui montra, dans cette occasion, que les Romains avaient plus de justice que les Grecs. Il fut si modéré envers tous ceux qui eurent à traiter avec lui, et si généreux pour un grand nombre de villes et de particuliers, que les actes de rigueur qui purent avoir lieu à Enna, à Mégare ou à Syracuse, on doit plutôt les imputer à ceux qui les éprouvèrent qu'à ceux qui en furent les auteurs. Entre plusieurs exemples, j'en citerai un seul. Il y a en Sicile une ville peu considérable, nommée Engyum; elle est fort ancienne, et célèbre par l'apparition des déesses qu'on appelle les mères. Leur temple fut, dit-on, fondé par des Crétois; et l'on y montre des lances et des casques d'airain qui portent les uns le nom de Mérion, les autres celui d'Ulysse. Ces héros les avaient dit-on, consacrés aux déesses d'Engyum. Les habitants de cette ville avaient embrassé avec chaleur les intérêts des Carthaginois; et Nicias, le premier d'entre eux, travaillait de tout son pouvoir à les ramener au parti des Romains; il parlait dans les assemblées avec la plus grande liberté, et prouvait à ceux du parti contraire qu'ils ne faisaient pas le bien de leur patrie. Ceux-ci, redoutant sa puissance et sa réputation, résolurent de l'enlever, et de le livrer aux Carthaginois. Nicias ayant eu connaissance de leur projet, et voyant qu'on l'observait secrètement, eut recours à ce stratagème :

XXVII. D'abord il répandit dans le public des propos injurieux sur le compte des déesses, et montra, par plusieurs actions, qu'il ne partageait pas, ou même qu'il méprisait l'opinion générale sur ces divinités; et qu'il regardait leur apparition comme une fable. Ses ennemis furent charmés qu'il leur fournît ainsi lui-même de justes motifs de le perdre. Le jour qu'ils avaient choisi pour l'enlever, il se tenait par hasard une assemblée, dans laquelle Nicias haranguait le peuple et lui donnait des avis. Tout à coup il se jette à terre; et après être resté quelque temps dans un silence qui paraissait la suite naturelle de cette espèce d'extase, il lève la tête, la tourne de côté et d'autre, et se met à parler d'une voix faible et tremblante, qu'il hausse ensuite peu à peu. Dès qu'il vit tout le théâtre saisi d'horreur et dans un profond silence, il jette sa robe, déchire son manteau, et, se levant à demi nu, il court vers une des issues du théâtre, en s'écriant qu'il est poursuivi par les déesses mères. Personne n'ose ni le toucher ni se mettre devant lui; tous les assistants, frappés d'une religieuse terreur, se détournent pour lui faire place; il gagne une des portes de la ville sans proférer une seule parole, sans faire aucun geste qui sentît un homme furieux et possédé. Sa femme, qui était dans le secret, et qui favorisait son stratagème, prend ses enfants avec elle, et va se prosterner en suppliante au pied de l'autel des déesses; ensuite, faisant semblant d'aller chercher son mari, comme s'il errait dans les champs, elle sort tranquillement de la ville sans que personne s'y oppose; et ils se sauvent tous deux à Syracuse auprès de Marcellus, qui, peu de temps après, étant allé à Engyum, fait charger de fers tous les habitants, dont il voulait, disait-il, châtier l'insolence et l'orgueil. Nicias s'approche de lui en fondant en larmes, embrasse ses genoux, lui baise les mains, et lui demande grâce pour ses concitoyens, en commençant par ses ennemis. Marcellus, attendri de ce spectacle, pardonne à tous les habitants,

ne fait aucun tort à la ville, et donne à Nicias une grande étendue de terres, avec beaucoup d'autres présents. Voilà ce que raconte le philosophe Posidonius.